

COMEDIE HUMAINE

Une chanson qui s'est chantée beaucoup naguère et qui, un peu oubliée maintenant ne serait par moins d'une actualité perpétuelle, disait "qu'on a pas été grand chose tant qu'on n'a pas été bœuf gras." Il n'y a que très peu de chose à changer pour mettre cette rengaine tout à fait au goût du jour. Il suffit de dire : "On n'a pas été grand chose tant qu'on a pas été ministre ou candidat ministre."

C'est tellement vrai que de notre temps on a créé le mot : ministrable. Savez-vous bien que c'est là une indication des plus éloquentes ? Ce mot de ministrale est tout à fait une chose qui nous appartient, il jette une vive lumière sur l'état de notre politique. Certes, vous le savez, dans ces causeries je ne m'aventure jamais sur le terrain de la politique pur, mais si la politique vient à offrir un petit côté philosophique — ou parisien — on peut pardonner une petite incursion.

Ces jours ci, précisément, la question ministérielle est devenue un des acte de la vie parisienne. On ne se doute pas des gens qu'une crise met en branle à Paris.

D'abord il y a les cochers. Pendant huit jours, ce qui se dépense en courses et en heures de fiacré de la part des députés et sénateurs est incalculable : Non seulement ceux qui sont chargés de former un cabinet ou d'en faire partie, mais encore ceux qui conseillent, intriguent, disposent de voix, posent des conditions, etc. Puis il y a les amis de ces hommes politiques, ceux qui ont charge d'aller faire mille démarches auxquelles l'homme le plus actif ne pourrait suffire. Il y a aussi les journalistes qui suivent à la trace les candidats et les chefs de groupes. Il y a les parents, les clients, les solliciteurs qui déjà assiègent celui qui sera peut-être ministre demain. Il y a des gens qu'une crise dérange dans une combinaison, dans un espoir et qui s'en vont dans les bureaux tâcher de réparer le désastre et de préparer de nouvelles voies. Tous ces gens là prennent des fiacres sans compter. Lorsque la crise éclate vers les époques où l'on prépare les listes pour les décosations les cochers font des journées encore bien plus lucratives.

Puis les restaurants et les cafés bénéficient également de ce remue-ménage. Il est certain que tous les gens qui ont pris tant de fiacres, ont fait tant de courses, éprouvent l'impérieux besoin de se refaire les tissus culturaux. Puis c'est en déjeunant, en dinant, en prenant des apéritifs variés que l'on examine le mieux les combinaisons et les manœuvres.

Mais on n'en finirait point de passer en revue les industries petites et grandes qui subissent le contrecoup heureux de crises ministérielles et qui souhaiteraient qu'il y en eût tous les mois pour le moins.

Mieux vaut s'occuper un peu des "ministrables". Ceux-là sont fort intéressants à observer. D'abord, il faut bien se figurer que, sauf quelques modestes, quelques déshérités, et quelques autres hommes amis de leur repos avant tout presque tout député et sénateur sent en lui-même germer la velléité de se mettre sur les rangs. Ministre ! Mousieur le ministre ! Une voix secrète, obstinée, murmure à toutes ces oreilles :

"Qui sait ? Pourquoi pas ? Tu n'as qu'à essayer. Depuis quelques années, tu sais bien que l'on a vu arriver au pouvoir, pour plus ou moins longtemps, des gens à qui personne ne pensait, des médecins inconnus, des avocats obscurs. Pourquoi n'iraïs-tu pas comme les autres ? C'est une espèce de loterie en somme. Cela ne t'irait déjà pas si mal ? Tu porterais le portefeuille sous ton bras avec autant de majesté qu'un tel, et pour prononcer un discours dans un banquet ou dans une gare, tu n'a pas la voix moins éclatante ni l'éloquence plus banale que tel autre. Allons ! Un peu de courage. Vas-y !

Et il y va. Rien n'est amusant comme de le regarder à ce moment là et de lui dire à brûle-pourpoint.

"Eh bien, mon cher ministre comment allez-vous ? "Il se rengorge modestement et il dit d'un petit ton qu'il voudrait faire détaché. "Oh pas encore, ne vous moquez pas de moi. Mais je ne me moque pas, je vous assure."

Eh bien, il faut tout vous dire Poincaré (ou Waldeck ou Casimir Périer) m'a fait quelques avances, mais je me tâte encore. Je ne sais si je dois. Vous comprenez que mon programme, mes idées.